

Oublier, est-ce la condition de la vie humaine ?

L'homme écrasé, vaincu par son passé, n'est pas un mythe, mais une réalité. Un homme qui sort de prison vit une contradiction qui lui fait prendre conscience de cette réalité : s'il ne peut se détourner de son passé, il n'est pas réellement sorti de prison, mais s'il oublie totalement, il n'est plus rien et n'a plus aucune identité. En réalité, le passé est ennemi de la vie humaine quand il est subi, mais l'oubli est en quelque sorte son contrepoids et peut rétablir un équilibre, celui de la liberté. Oublier, est-ce la condition de la vie humaine ? Mémoire et oubli doivent-ils nécessairement s'exclure ?



La vie humaine est une durée. Pour un homme, vivre l'instant présent signifie avoir duré jusqu'à lui depuis sa naissance, et si la seule façon de saisir le présent est de le penser comme la limite exacte entre la seconde passée et la seconde à venir, alors il faut reconnaître que le présent n'est pas autre chose que l'accumulation du passé qui se mêle à l'attente de l'avenir, c'est à dire la possibilité d'envisager le futur en fonction du passé. Dans ce cas, c'est la mémoire qui est la condition de la vie humaine, parce qu'étant conscience du passé, elle est la condition de la conscience du présent, et donc du futur. En effet, la situation d'un homme au moment où il la vit est l'aboutissement logique d'une situation précédente qui elle-même découlait d'une situation antérieure. Ainsi une pensée, une action, ne peuvent se définir, se justifier, que parce qu'elles ont un passé, et c'est la mémoire, en tant que subsistance de ce passé dans le présent vécu qui peut donner un sens à la vie humaine. La mémoire d'un homme est son histoire et elle lui donne par là une certaine identité, une réalité : un peuple sans mémoire perd son identité car c'est un passé commun, des références communes, qui lient des hommes entre eux, qui forment un peuple, une ethnie, une civilisation. Et même avant de considérer les liens humains à l'intérieur d'un peuple, si les hommes existent les uns pour les autres, s'il s'établit entre eux des liens d'affectivité, de dépendance, en somme, si nous sommes capables de penser les autres, c'est que leur existence nous est sans cesse remémorée. Quand ils ne partagent pas l'instant présent avec moi, ils sont un souvenir, et c'est précisément par ce souvenir qu'ils durent en moi. La mémoire est le souvenir de ce qui est déjà vécu, mais c'est ce dont on se souvient qui est passé. Le souvenir, lui, est présent. Par sa mémoire, l'homme prend alors conscience du passé, donc du temps, puisqu'il prend conscience que ce qui a été n'est plus et que ce qui est ne sera plus. Par là, il lui apparaît que c'est sa vie qui est du temps, ou qui en est la mesure. Il ne peut pas être, mais seulement se vivre, c'est à dire être lui-même du temps. Ainsi, sa mémoire rappelle chaque instant à l'homme que sa vie se déroule continuellement, qu'elle ne peut pas être dans la permanence. Elle lui montre sa vie comme une succession d'actions, d'événements qui s'inscrivent chronologiquement dans un cadre fini, limité par le temps. Oublier consiste alors à anéantir le passé, et vivre sans conscience du passé, c'est vivre dans l'éternité du présent. L'oubli est donc un refus de la finitude de la condition humaine et un moyen de la transcender, une aspiration à l'intemporalité, l'éternité. Dans cette idée, oublier est un moyen de ne pas penser la mort et de s'y soustraire, puisque dans l'oubli, on connaît l'éternité donc l'immortalité. En effet, c'est la mémoire qui condamne l'homme à penser sa mort non seulement comme à venir, mais comme réalité vécue. Elle est comme un cimetière que l'on visite, dans lequel chaque souvenir est une plaque qui porte un nom, une date, un événement, et qui atteste de notre passé. En ce sens, l'oubli est bien la condition de la vie humaine, car la vie comme la mort sont exclusives, elles s'ignorent l'une et l'autre. Vivre suppose donc une ignorance inconsciente du passé, auquel nous soumet la mémoire, comme à notre propre mort. S'interroger sur la nécessité de donner un sens à sa vie en

fonction de l'échéance d'une mort certaine, savoir si l'homme ne peut se réaliser pleinement que parce qu'il se sait condamné, ne vient qu'ensuite, en plus. Et si cette question est essentielle, elle n'est qu'une question de forme, alors que sur le fond, il s'agit d'une évidence : l'oubli de la mort est la condition indispensable de la vie. De même, le problème de la liberté vient s'ajouter à son expérience au moment où l'homme la rencontre. On peut vivre sans l'angoisse d'avoir à donner une forme particulière à son existence ou l'angoisse de la question "Comment rester libre ?". La vie ne nécessite qu'une chose : l'ignorance de la mort. Si c'est sa mémoire qui fait de l'homme un être de durée, et qui par là lui donne son identité, on ne peut justifier ainsi une réelle influence du passé sur les délibérations du présent, car on ne tire jamais aucun enseignement du passé. Parce qu'elles sont inscrites dans le temps, toutes les situations vécues sont absolument irréversibles. Elles sont toutes diverses et uniques parce qu'elles ont été déterminées par des circonstances particulières, uniques. Si mon passé ne peut rien m'apprendre, il ne me rappelle rien, puisque rien en lui n'est commun avec ma situation. Mon passé ne m'offre aucun recours et décider en fonction de lui n'est pas décider, car il s'agit d'un choix en fonction de critères étrangers à la situation. Ce que j'ai été ne peut jamais se mêler avec ce que je suis. Vivre avec son passé, n'est-ce pas alors totalement inutile et absurde ? Ma mémoire ne m'est en rien utile et je ne peux m'y soustraire, elle devient donc une charge constante, un poids, mais pas un bagage. Ce poids est bien trop lourd et de plus en plus lourd puisqu'il s'accumule avec le temps. Inévitablement, il va écraser l'homme de son existence. Car, s'il est contraint de renoncer à l'idée d'un passé qui s'intègre positivement dans la situation vécue, il se résigne à l'incompréhension. Il est donc dans la situation idéale pour subir, se laisser dominer par son passé qui, lui, est suffisamment fort pour rester le maître. La force par laquelle le passé se manifeste envahit la conscience et, si elle y parvient, la conscience de ce que je suis tend à se confondre avec la conscience de ce que j'étais. C'est à dire que je risque de me conformer à une image de moi, celle de mon passé, et, en même temps, cette image est celle qu'autrui se fait de moi, puisqu'il ne peut me percevoir, m'évaluer, qu'à travers ce que je lui ai déjà montré de moi, non seulement pour moi-même, mais pour autrui, et sans que s'exerce ma volonté. Je ne suis alors que ce que je me rappelle à moi-même et ce que je rappelle aux autres. En réalité, c'est que ma volonté est dominée puisqu'étant totalement déterminée, elle devient inopérante. Je ne peux prétendre vouloir librement quand je suis retenu dans le passé. Car si je ne peux agir qu'en référence à mes actions passées, je suis esclave du déterminisme de mon passé et ma vie m'échappe puisque ce n'est pas mon être présent qui la réalise et la vit, mais c'est elle qui se laisse agir en obéissant à la nécessité du passé. La mémoire apparaît donc comme ennemie de la vie humaine dans le sens où elle empêche la réalisation de projets nouveaux. Ne faut-il pas alors oublier ce qui était, ce qui a été fait et ce qui est arrivé, pour se rendre maître de son existence ? Si j'agis dans l'inconscience de mon passé, c'est bien moi qui agis, car "moi", c'est ce que j'ai conscience d'être, et ça ne peut être que mon présent. "Moi", c'est aussi ce que je suis potentiellement, c'est à dire ma volonté. En oubliant, je peux donc devenir un être libre, puisque l'oubli rend à ma volonté son autonomie : puisqu'elle ne peut plus s'exercer d'après des souvenirs, elle est condamnée à imaginer, inventer et trouver des choix, qui engagent l'avenir et sont la condition de la réalisation de projets, d'une vie humaine. Oublier me libère de tout ce que j'étais par définition, avant même d'exister : avant de me vivre au présent, parce que l'oubli, contrairement à ma mémoire, me fait être en dehors de toute détermination. N'est-ce pas seulement à partir de ce moment où j'entrevois ma liberté, que je peux espérer être libre ? L'amnésie ressemble à une naissance perpétuelle, un passage continu de l'ignorance et l'inconscience à la vie, du néant à l'être. Oublier, c'est donc une façon d'être toujours nouveau, c'est à dire à la fois entier, non diminué, et disposé à tout entendre, à tout voir, seulement découvrir sans risque de préjuger. L'oubli efface toutes les traces de certitudes, de craintes, de douleurs. Il est donc l'occasion d'accéder à la vérité, la connaissance du monde en soi, parce que la vérité est éternelle et immuable. Elle seule survit à l'oubli puisque, même oubliée, elle renaît toujours d'elle-même, contrairement à une pensée, un sentiment particuliers. Si tout est oublié, la première pensée

entrevue peut alors espérer être un accès à la vérité. Pourtant, alors que par l'oubli, l'homme se libère du déterminisme de son passé et de la nécessité de n'être en quelque sorte que son écho, oublier est-il une condition suffisante à la réalisation et l'exercice de ma liberté ? Un homme peut se prétendre libre quand il est à lui-même sa propre fin, quand il agit toujours en accord avec lui-même, c'est à dire quand sa volonté est elle-même libre et autonome. L'homme ne naît donc pas déjà libre, puisque pour agir en accord avec lui-même, il doit commencer par constituer son "lui-même". Et justement l'oubli par dénégarion du temps empêche toute progression dans l'élaboration d'une conscience du sujet, car si l'oubli est une renaissance, c'est toujours une naissance dans un monde nouveau de sensations, de désirs, d'impulsions qui vont apparaître à un être comme son premier rapport au monde, qui ressemble à une attirance. Par ses désirs, l'homme se laisse porter au monde, se laissant même être par eux. Qu'en est-il alors de l'autonomie de sa volonté, de sa liberté ? Ses désirs meurent au moment où ils sont oubliés, et il en naît de nouveaux qui ne dureront pas non plus, de telle sorte que si l'homme est complètement déterminés par eux, en revanche il n'en a pas conscience et en ce sens, il devient animal : ni libre, ni esclave, puisqu'il n'est pas question de choix. Et si l'on considère l'homme en l'envisageant comme susceptible de se réaliser en se choisissant, son animalité n'est que la négation de son humanité, une perte d'essence, un anéantissement. L'oubli fait de l'homme un néant. Ainsi, quand l'homme est incapable d'oublier, il se laisse agir par son passé, et quand il ne fait qu'oublier, il se laisse agir par les forces du dehors. Dans les deux cas, il ne peut donner aucun sens à sa vie, dans les deux sens de ce mot : aucune direction ni aucune signification, puisque dans le premier cas, sa vie se résume à l'inertie, elle est figée dans le passé, et dans le second, même si elle est attirée spontanément dans une certaine direction, elle se perd aussitôt et se trouve condamnée à l'errance. Il apparaît alors qu'oublier puisse être la condition de la vie humaine, de la réalisation d'une existence, si l'oubli est lui-même un choix, c'est à dire s'il est volonté d'oublier. Il s'agit donc de savoir reconnaître dans quel cas mon intérêt est d'oublier ou au contraire de me souvenir. C'est en ce sens que c'est l'oubli, et non la mémoire, qui peut faire vivre : la mémoire est naturelle et inhérente à l'homme, " le passé se conserve de lui-même, automatiquement" (Bergson). L'oubli est actif, c'est un mouvement de destruction de la mémoire, et comme tout mouvement, il est nécessairement motivé. J'oublie ce qui me laisse indifférent et surtout j'oublie ce qui m'est insupportable, ce qui perturbe mon présent, donc m'empêche de préparer l'avenir, c'est le refoulement inconscient. La psychanalyse montre qu'il est possible de ramener ces souvenirs à la conscience. Ils existent donc toujours, mais sont dominés, mis à l'écart. Ainsi, par l'éventualité de l'oubli, la mémoire devient intéressée et donc consciente d'elle-même, elle peut se choisir, se constituer librement et non plus automatiquement, et puisque c'est par sa mémoire qu'un être dure, par l'oubli intéressé, la vie humaine se constitue consciemment et durablement.



Oublier est bien la première condition de la vie, et presque une question de survie, puisque l'oubli est d'abord celui du temps et du rapport à la mort. Mais, pour devenir condition de la vie humaine dans le sens d'une réalisation individuelle concrète, produit d'une existence libre, l'oubli doit signifier volonté d'oublier, choisir. C'est seulement à cette condition, qu'"oublier" ne peut risquer de se confondre avec "s'oublier".

(Cécile D.)